

Histoire et politique du patrimoine documentaire tchécoslovaque de l'Institut d'études slaves

BARBARA PUEYO

*Une profonde solidarité politique issue des
nécessités géographiques et historiques unit
la Tchécoslovaquie et la France.*

André Corbeau¹

Dès sa fondation, l'Institut d'études slaves (IES) s'attacha à créer une bibliothèque. Elle ouvrit ses portes en 1924, avec l'ambition de réunir le fonds documentaire slave le plus complet. Laissant de côté la diversité des collections, divisées par leurs spécificités géo-historico-linguistiques, le présent article souhaite mettre en lumière la Tchécoslovaquie documentaire, en s'intéressant à la constitution de ce fonds, à ses particularités, tout en s'interrogeant sur la politique documentaire de la bibliothèque et sur les prérogatives de l'Institut d'études slaves et de son fondateur. Dans le présent article nous nous attacherons aux « pères » des collections tchécoslovaques, André Mazon et Vladimir

1. *Rencontres des jeunesses française et tchécoslovaque*, Paris, G. Perroy, 3, 1937, p. 29.

Peška, à leurs priorités ou visées, ancrées inévitablement dans le contexte géopolitique du pays au XX^e siècle, et aux « conséquences » documentaires de ces priorités, tout en nous abstenant de tout jugement sur les documents cités.

Les relations privilégiées, un préliminaire à la réciprocité documentaire franco-tchèque

Pourquoi les collections tchécoslovaques ? « Rien de ce qui était tchécoslovaque en France ni rien de ce qui était français en Tchécoslovaquie n'était étranger à l'IES » écrivait Yves Millet². Cette affirmation de l'existence de relations privilégiées, instaurées entre l'Institut d'études slaves et la Tchécoslovaquie, fut publiée dans un numéro spécial de la *Revue des études slaves* (plus loin RES) intitulé *Munich 1938*. Elle renvoie *in medias res* au contexte géopolitique de l'Europe et à la position de l'Institut³ face à l'événement, par ailleurs déjà largement étudié par les historiens. Mais les liens historiques entre les deux pays sont bien plus anciens et préfigurent la fondation de l'Institut. En 1908 Ernest Denis écrivait ainsi à Emmanuel Čenkov :

L'union de la Bohême et de la France est naturelle ; elle sort de la force des choses ; elle n'est pas le pendant des circonstances passagères ; ce n'est pas une coalition factice et momentanée ; c'est bien une union qui a ses racines dans l'histoire et dans l'âme même de deux peuples⁴.

L'engagement bien connu d'Ernest Denis en faveur de l'indépendance des Tchèques et des Slovaques contribua évidemment à consolider les relations bilatérales :

Le grand ami de la nation tchèque ne se contenta pas de lui révéler les plus tristes pages de son histoire : il travailla aussi à en tirer des conséquences pratiques, n'attendant que le moment propice pour réaliser ses paroles prophétiques qui avaient prédit la chute des Habsbourgs et la victoire définitive de la Bohême.

2. Yves Millet, « L'Institut d'études slaves et la Tchécoslovaquie », *Revue des études slaves*, LII, 1-2, 1979. *Munich 1938 : mythes et réalités*, sous la direction de Antoine Marès, p. 25.

3. André Mazon, « Un récent anniversaire », *Le Journal des débats*, 1^{er} décembre 1938.

4. Emmanuel Čenkov, « Paris et Prague », *Paris-Prague : revue hebdomadaire*, 1-3, 20 mars 1923, p. 70.

Ce moment est arrivé. La guerre mondiale éclata et la France fut de nouveau envahie par le brutal vainqueur de 1870. Le savant vieillard de la rue Michelet ne se désespérait pas dans les heures d'angoisse et de dépression ; il travaillait pour le salut de ses malheureux amis de Bohême [...]. Le grand ami de la nation tchèque se mit à l'œuvre. Après avoir fondé la revue "La Nation tchèque" il cherchait à renseigner ses compatriotes par tous les moyens possibles, qu'entre la Šumava et les Tatry habite une nation d'une forte énergie latente et que celle-ci n'attend qu'un moment favorable pour se transformer en énergie d'actes. – Et c'est ainsi que la petite revue devint une sorte de drapeau national sous lequel vinrent s'enrôler de bons enfants de la nation hussite. [...] La Bohême a reconquis son indépendance et la nation libérée bénit le grand bienfaiteur dont le nom lui est aussi cher que celui de Havlíček et de Palacký⁵.

Proche d'Edvard Beneš et Tomáš Garrigue Masaryk, Ernest Denis, « chef spirituel » (« duchovy vodz », disait Masaryk), fonda en 1919, avec l'appui de leur gouvernement, l'Institut d'études slaves, puis l'Institut français de Prague (1920). Ces décisions, qui furent ses ultimes actions en faveur du rapprochement franco-tchèque⁶, en demeurent le symbole.

La collecte des fonds

Dès sa fondation, l'Institut d'études slaves s'attacha à créer une bibliothèque, outil majeur de son ambition pour « promouvoir les études slaves en France ». Évoquée par Ernest Denis dès la phase de préfiguration du projet⁷, cette ouverture devint réalité en 1924. L'engagement des Tchécoslovaques dans la création de la bibliothèque fut à la hauteur de leur investissement dans la fondation de l'Institut. La bibliothèque personnelle d'Ernest Denis, qui en composait le premier apport documentaire, fut bientôt enrichie, puis régulièrement complétée par des donations du ministère de l'Instruction publique tchécoslovaque. Les origines de la bibliothèque furent ainsi incontestablement tchécoslovaques.

5. František Špišek, *Le Petit Journal de Prague*, 3, 15 février 1919, p. 43-44.

6. L'histoire des liens entre les deux pays a fait l'objet de nombreuses études et reste en marge de notre contribution.

7. Barbara Pueyo, « La bibliothèque de l'Institut d'études slaves. Sur les traces de ses premiers bâtisseurs », *Revue des études slaves*, xci, 1-2, 2020, p. 83-99.

Du point de vue chronologique, l'analyse des inventaires des collections tchécoslovaques permet de distinguer deux séquences temporelles : une première va de l'ouverture de la bibliothèque jusqu'à la fin de la présidence de Mazon ; une seconde correspond à la prise en charge des collections par Vladimír Peška.

Chacune de ces deux périodes a sa spécificité, tant du point de vue de la collecte des fonds (les sources), que de la substance (le contenu) des matériaux collectés, l'une et l'autre étant évidemment tributaires en partie de l'histoire de la Tchécoslovaquie.

Outre cette bipartition chronologique, l'analyse de l'histoire de la constitution du fonds permet de distinguer des tensions entre les exigences de la politique documentaire de l'établissement d'un côté, et les décisions individuelles des deux « décideurs documentaires » que furent Mazon et Peška.

L'une des particularités de la politique documentaire de l'Institut fut le principe de l'accroissement des collections à titre gracieux. Le postulat « pas d'achats de livres avant que tout le nécessaire n'ait été fait pour obtenir, par voie de dons ou d'échanges, les ouvrages désirés », fut défini par André Mazon, en sa qualité de responsable de l'organisation de la bibliothèque et du développement des collections⁸, fonction qu'il continua à assurer en tant que président de l'Institut de 1937 à 1959.

Cette directive, dictée sans doute par les ressources modestes de l'Institut, demeura en vigueur jusqu'à une période très récente. Une telle politique documentaire devait nécessairement reposer sur la certitude d'un flux continu de dons. Et, en cela, Mazon ne s'était pas trompé. Comme en atteste l'inventaire du fonds tchécoslovaque, sa constitution bénéficia largement de la générosité collégiale des collaborateurs et amis de l'Institut. Aux donations personnelles de Mazon (1 000 titres environ pour le fonds tchécoslovaque), s'ajoutèrent au fil des années celles de Louis Eisenmann, Jiří Suchý, Rudolf Kepl, Henri Granjard et Alfred Fichelle, pour ne citer que les plus importantes.

Mais la bibliothèque s'enrichit également régulièrement d'apports documentaires en provenance d'institutions gouvernementales

8. Une Commission de la bibliothèque, composée de membres du bureau de l'Institut d'études slaves (désormais IES), fut instituée au moment de sa fondation. Lors des Assemblées générales, Mazon critiquait le manque d'implication de la Commission (Archives IES).

tchécoslovaques, reflétant les liens existants entre les deux pays. Dans l'entre-deux-guerres, la bibliothèque reçut des dons du Président de la République tchécoslovaque (Edvard Beneš), ou du ministère de l'Instruction publique tchécoslovaque (Ferdinand Špišek). Sont également à noter les dons de légionnaires tchèques et ceux de la Légation tchécoslovaque. Après les accords de Munich, la bibliothèque reçut des envois du Gouvernement tchécoslovaque en exil à Londres. Interrompues pendant la Seconde Guerre mondiale, les relations reprirent en 1944. Hubert Ripka, alors ministre des Affaires étrangères à Londres, le confirma dans une lettre adressée à Mazon :

J'ai la grande joie de voir revivre l'ancienne amitié franco-tchécoslovaque. De mon côté, je n'ai cessé d'y travailler de mon mieux. Il est hors de doute que la collaboration intellectuelle franco-tchécoslovaque reprendra rapidement comme par le passé. Toutefois une organisation plus efficace du travail et un meilleur choix de personnes me semblent désirables et je compte sur votre aide dans ce sens⁹.

À la suite de la lettre de Ripka, la bibliothèque reçut un fonds important *d'exiliana* tchécoslovaques, publiés pendant la guerre à Londres, notamment par Čechoslovák, ainsi qu'à New York. Ces publications étaient d'ordre historico-politique (E. Beneš, Masaryk, Viktor Fischl), mais aussi littéraire (Ivan Jelínek). S'y ajoutait une publication périodique éditée à New York, *Zítřek : českoslovenští spisatelé za hranicami* [Demain : écrivains tchécoslovaques de l'étranger], don de l'éditeur Otakar Odložilík.

L'apport documentaire du ministère de l'Éducation nationale à Prague se poursuivit pendant les premières années suivant la guerre. S'y ajoutèrent les dons du ministère de l'Information et du ministère des Affaires étrangères. Il est difficile de quantifier, au sein de ce massif, la part des envois spontanés et celle des *desiderata* de Mazon. Les archives de la bibliothèque restent floues à ce sujet. La coopération documentaire avec les organismes gouvernementaux tchécoslovaques s'arrêta cependant en 1948, à l'exception des dons de l'Ambassade tchécoslovaque, qui perdurèrent entre 1949 et 1953. S'il semble logique d'imaginer que l'arrêt de la coopération documentaire entre

9. Lettre de Hubert Ripka à André Mazon du 2 octobre 1944, Archives IES, Fonds André Mazon, Correspondance, Lettre de Hubert Ripka, MAZ.8.40.39.

l'Institut et la Tchécoslovaquie fut la conséquence du coup d'État de 1948, la réalité est en fait plus complexe, comme nous le verrons plus loin.

Les échanges scientifiques, priorité pour le développement des études slaves en France

Dans sa charte documentaire, Mazon évoquait, outre les dons, les échanges. Ces derniers étaient incontestablement plus propices à l'obtention d'ouvrages « ciblés » et s'inscrivaient amplement dans l'objectif de faire de l'Institut un lieu de coopération scientifique.

Tout comme l'appétence de Mazon pour « la connaissance de choses slaves », c'est à Prague que naquit son goût des collaborations scientifiques, tant institutionnelles que personnelles, dont l'échange d'ouvrages allait devenir un aspect essentiel :

Jiří Horák, mon cadet de trois années, est pour moi le premier et le plus ancien, avec le regretté Karel Paul, de mes amis de Bohême. C'est lui qui m'a initié en 1904-1905 à la connaissance de votre beau pays. C'est à ses côtés que j'ai suivi les cours de notre grand maître Polívka, de Smetánka (qui remplaçait Gebauer), de Máchal et de Masaryk, et de Goll. Nous nous trouvions presque journellement à la Bibliothèque du Musée national où nous avions de longues conversations avec le Directeur qui était en même temps l'éditeur de la revue d'ethnographie *Český Lid*. C'est à Jiří Horák que je suis redevable de tout ce que j'ai appris alors sur l'histoire de la littérature tchèque, sur les chansons, les ballades et les contes de votre pays. Il était pour moi l'interprète du trésor de science de Polívka. Il était aussi l'introducteur que j'admirais et que j'admire encore, à la connaissance vivante de plusieurs langues slaves : la sienne d'abord, avec le slovaque, le polonais, le russe et le serbo-croate. Et tel il est resté : le slaviste bien rare aujourd'hui qui parle et écrit avec une aisance égale plusieurs langues slaves.

Par la suite, nous avons vécu ensemble l'organisation et les premiers mois de la Première République tchécoslovaque dont il a été un de meilleurs citoyens dans le domaine de l'organisation de la slavistique en Bohême.

Au lendemain de la guerre, en 1944, j'ai eu la joie de le retrouver à Moscou où il accompagnait Nejedlý et où il devait demeurer pendant quelques années, sur la recommandation même de Nejedlý, en qualité de représentant diplomatique de la Tchécoslovaquie. Son activité là-bas a été rayonnante et miraculeusement efficace dans le domaine des échanges intellectuels et scientifiques. De retour à Prague après 1948, il a repris avec l'ardeur et la conscience qui lui sont propres, sa tâche d'enseignement et de science. L'œuvre d'organisation qu'il a réalisée à

l'Institut d'ethnographie et de folklore est une œuvre magnifique qui remplit d'admiration les lecteurs étrangers et les visiteurs de votre pays. Son ami français, lié à lui par tant de souvenirs, est heureux de pouvoir lui témoigner de loin la part qu'il prend à l'hommage rendu au savant et à son œuvre¹⁰.

Les prémices de la politique d'échanges avec la Tchécoslovaquie avaient anticipé l'ouverture même de la Bibliothèque¹¹. Elle fut prolongée en 1925 par Miloš Weingart, alors recteur de l'Université Comenius de Bratislava, qui confirma à Mazon par un courrier du 23 septembre sa collaboration avec la *Revue des études slaves*¹². Ce type de collaborations allait bientôt se traduire par l'envoi d'ouvrages pour signalement dans la revue, qui contribueraient à alimenter le fonds tchécoslovaque.

En parallèle à sa relation avec Weingart, Mazon fut en correspondance, entre 1922 et 1933, avec Lubor Niederle, ethnologue et recteur de l'Université Charles de Prague de 1927 à 1929, mais également fondateur et directeur de l'Institut slave à Prague (Slovanský ústav) entre 1928 et 1931. Dans les *Mélanges* dédiés à Niederle, Mazon écrivait ainsi :

Les slavistes français ont, parmi les étrangers, une autre dette de reconnaissance, plus précise, envers Lubor Niederle. Ils lui doivent le grand honneur de l'avoir compté parmi les premiers collaborateurs de la *Revue des études slaves*, parmi les premiers savants de Tchécoslovaquie (il a même été le premier) qui, en 1920, sont venus apporter à la Sorbonne la moisson de leurs travaux [...]. Lubor Niederle a donné confiance à la slavistique française à ses débuts, il l'a soutenue, il l'a guidée¹³.

10. Archives IES, Archives Bibliothèque, Archives de la Bibliothèque IES, Lettre d'André Mazon adressée à Jaromír Jech, directeur de Ústav pro etnografii a folkloristiku. La lettre a été publiée dans l'article « Pozdravy Akademiku Jiřímu Horákovi k osmedesátinám », *Český lid*, 5-6, 1964, p. 258.

11. Archives IES, Fonds André Mazon, Correspondance, MAZ.8.17.24. Lettre de František Heřmanský de Matica slovenská à André Mazon du 3 octobre 1921.

12. Archives IES, Fonds André Mazon, Correspondance, Lettre de Miloš Weingart, MAZ.8.21.39.

13. André Mazon, « Proslov prof. André Mazona », in *Lubor Niederle, Projevy o čtyřicetý den 14. června 1946*, Prague, Universita Karlova a Slovanský ústav, 1947, p. 13-15.

La continuité de cette coopération fut assurée par ses successeurs, Jan Bělehrádek puis l'orientaliste Bedřich Hrozný, tous deux brillants acteurs de la science tchécoslovaque. Ces relations académiques nouées avec de savants slavistes s'accompagnèrent du développement de liens plus personnels. Dans la suite du texte tiré des *Mélanges* à Niederle, on peut lire également :

Et je ne puis remercier le grand savant qui a si magnifiquement illustré la science slave sans évoquer, avec la douleur de ne plus le voir, mais aussi avec la douceur de l'avoir connu comme un ami très respecté, l'homme si exquisément simple, affable, loyal, d'une probité scientifique qui n'avait d'égale que son courage civique en face d'une réalité parfois contraire à telle ou telle aspiration nationale. Je le revois [...] dans son appartement des Chodkovy sady, avec les desseins et même les tableaux de sa main suspendus aux murs, toujours accueillant, hospitalier, amical, au côté de Madame Niederlova¹⁴.

Ces liens amicaux renforcèrent et pérennisèrent les échanges entre le Slovanský ústav et l'IES.

L'après-guerre : des relations personnelles aux relations institutionnelles

Mazon reprit contact avec la Tchécoslovaquie à la Libération. Dès juillet 1944, il se rendit à Prague comme membre d'une Mission universitaire. En octobre 1945, il présida une réunion du Conseil de direction de l'Institut français Ernest Denis, relative à sa réouverture, après sa fermeture en 1939. Il reprit lors de ces mois sa collaboration avec la direction de l'Institut, désormais assurée, à la suite d'Alfred Fichelle que Mazon avait beaucoup fréquenté avant-guerre, par Marcel Aymonin, dont la candidature avait été soutenue par les Tchécoslovaques. Une lettre d'Aymonin à Mazon du 19 mars 1948 suggère les efforts de ce membre du PCF pour limiter l'impact éventuel du Coup de Prague sur les échanges institutionnels :

Nous pouvons ainsi reprendre, si vous le permettez, notre conversation du mois de janvier et analyser à loisir les événements qui ont soudain concentré l'attention – et aussi la prodigieuse imagination de la presse mondiale. Il n'est d'ailleurs pas aisé, encore qu'indispensable à certains égards, d'isoler ces événements de la conjoncture internationale dans laquelle ils se situent. Quoi qu'il en soit, nos échanges

14. *Ibid.*

culturels ne semblent nullement menacés. Notre personnel a partout poursuivi sa tâche sans aucune entrave pendant les journées mêmes de la crise. Le nouveau Recteur [...] achève les préparatifs de la célébration du VI^e centenaire pour laquelle il se réjouit d'accueillir ses hôtes de France. Je suis persuadé qu'une défection de notre part aurait, en occurrence, un effet déplorable. À bien y réfléchir, on se demande du reste ce qui pourrait la motiver sérieusement. Mais j'ai hâte de me trouver à Paris pour vous donner des informations détaillées¹⁵.

Bien que Mazon ne se soit exprimé sur le coup de Prague, ni en public, ni dans sa correspondance, il est impensable qu'il n'en ait pas débattu dans un cadre non institutionnel. En témoigne indirectement une lettre que lui adressa l'un de ses anciens élèves et désormais collègue de l'Institut des langues orientales : Jean Train. Cette lettre du 8 septembre 1948, dans laquelle Train décrit l'enterrement d'Edvard Beneš, a fait l'objet d'une analyse fouillée par Antoine Marès. Nous la reproduisons ici pour suggérer la complexité de la situation de la France lors des événements :

Monsieur et cher Maître,

Je viens d'assister, d'une fenêtre de *Václavské náměstí*, aux funérailles nationales du deuxième président de la République Tchécoslovaque. Il y avait là un colonel en uniforme, un ancien Attaché militaire, plusieurs docteurs et professeurs avec leurs femmes et leurs enfants : j'étais, il me semble en assez bonne compagnie.

Hier, j'avais fait le pèlerinage au mont Vítkov, au monument de la libération où le corps était exposé ; j'avais marché huit heures durant, silencieux parmi la foule silencieuse, songeant gravement que j'étais sans doute (perdu dans la foule, ignoré, inconnu, anonyme, non invité des puissants, non remarqué des journalistes et des photographes) le seul représentant véritable et sincère de tout un peuple, le seul à porter l'hommage et le regret de tout un peuple qui, s'il savait, admirerait et vénérerait l'effort généreux, le rêve sérieux de cet intellectuel fourvoyé dans l'action, et qui, s'il savait, serait aujourd'hui plein de pitié pour la faillite de toute sa vie. Car il s'agit bien d'une faillite. L'œuvre de Masaryk et de Beneš existe encore dans les livres (le jour viendra où l'on supprimera ce qu'ils ont dit où on leur fera dire ce qu'ils n'ont pas dit !), mais elle n'existe déjà plus dans les faits. Les journaux d'ici rendent au disparu un hommage perfide, car tout le mérite de son passé consisterait à avoir préparé le régime actuel, qui est la négation

15. Archives IES, Fonds André Mazon, Correspondance, Lettre de Marcel Aymonin, MAZ.8.44.15.

de son passé. La foule voit plus clair. J'ai vu les hommes et les femmes pleurer devant le catafalque : c'était sans doute le regret de voir partir un homme, dont toute la vie est liée à l'histoire de la patrie depuis sa Résurrection, mais aussi le désespoir d'avoir perdu définitivement cette patrie dont il était le symbole.

Il y avait hier dans cette douleur poignante et muette un aveu d'impuissance et de résignation.

Mais le parti communiste, toujours vigilant, a su déceler, derrière cet accablement, les noirs desseins de la réaction, prête à profaner la cérémonie familiale et à renverser le gouvernement. Aussi aujourd'hui, la foule, entassée depuis la nuit sur les trottoirs, était contenue par une barrière de cordes, un barrage de police et une ligne au coude à coude de milices ouvrières en armes ; les trains et les autobus, venant de province à Prague ont été supprimés, et le président Gottwald, pour plus de sécurité, n'a pas accompagné le cercueil. C'était une mascarade mesquine et misérable, et j'ai été témoin de l'indignation impuissante et contenue de la meilleure partie de la nation.

Moscou a passé la camisole de force à ce peuple anticomuniste du fond des entrailles. La même chose a failli nous arriver ; nous l'avons échappé belle et, mon Dieu, c'est bien par hasard ; on avait tout fait pour ça. Et il faut dire que nous avons, dans ce qui arrive à la CS notre part de responsabilité. L'odieuse politique de la prétendue « Résistance », si désastreuse à l'intérieur, l'est plus encore à l'étranger. Nos représentants, depuis trois ans, font tout pour faire croire que la France est communiste, et ceux qui, malgré tout, espéraient encore en nous, on les a rabroués et forcés à se taire.

La France a trahi deux fois la CS : la première fois à Munich ; la seconde fois pendant les jours, les mois, les années qui ont abouti à Février. Et la seconde trahison est plus grave encore que la première.

Pardon pour ces notes désenchantées, mais elles sont l'expression authentique du lamentable spectacle d'aujourd'hui¹⁶.

Alors qu'il avait été très actif dans son soutien aux Tchèques au moment des accords de Munich, Mazon semble, officiellement en tout cas, camper en 1948 dans une stricte neutralité. La collaboration scientifique avec l'URSS, l'engagement personnel de Mazon dans les échanges académiques franco-tchécoslovaques et la mainmise soviétique sur la Tchécoslovaquie furent sans doute le terreau de cette posture prudente du président de l'IES.

16. Archives IES, Fonds André Mazon, Correspondance, Lettre de Jean Train, MAZ.8.44.40.

Cette décision de faire passer la collaboration institutionnelle au-dessus des positionnements politiques eut pour conséquence la pérennisation des contacts avec la Tchécoslovaquie dans les années 1950. La correspondance de Mazon changea simplement de registre, à mesure que les lettres institutionnelles remplaçaient partiellement le courrier personnel. Comme avant la guerre et le Coup de Prague, les publications de l'Institut et la *Revue* conservèrent leur rôle de monnaie d'échange dans cette collaboration. En témoigne par exemple une lettre de Mazon de 1959 à Bohuslav Ilek, rédacteur en chef de *Československá rusistika* :

Votre Revue est de plus grand intérêt pour nous, en particulier du point de vue linguistique, et nous serons heureux de vous envoyer en échange notre *Revue des études slaves*. [...] Nous serions heureux d'être tenus au courant des publications de votre Institut afin de pouvoir les signaler dans la chronique bibliographique de notre *Revue des études slaves*¹⁷.

Dans le cadre des échanges, la Bibliothèque reçut, à partir de 1956, le Bulletin de l'Université de langue et littérature russe de Prague [Vysoká škola ruského jazyka a literatury v Praze]¹⁸. Les propositions d'échanges émanèrent également, à partir de 1957, de la chaire des études slaves de la Faculté de philologie de l'Université Charles de Prague [Katedra slavistiky na filologické fakultě Univerzity Karlovy], ainsi que de la Bibliothèque centrale de l'Université Komenský à Bratislava, qui maintint l'échange jusqu'en 1968. En 1959, de même, l'institut Matica Moravská, à Brno, proposa à Mazon l'échange de sa revue *Časopis Matice Moravské* contre la *RES* et lui envoya tous ses numéros depuis 1939. L'Institut reçut également une proposition d'échanges documentaires avec Matica Slovenská, structure équivalente à la précédente, mais basée à Martin, ainsi qu'avec l'Institut silésien d'Opava [Slezský ústav ČSAV]. Ce dernier échange proposait l'envoi du *Slezský sborník* en échange de la *RES*.

17. Archives IES, Archives Bibliothèque, Archives de la Bibliothèque IES, Correspondance, Copie d'une lettre non signée, probablement d'André Mazon, à Bohuslav Ilek, 4 mai 1959.

18. Cette publication devint par la suite le *Bulletin Ústavu ruského jazyka a literatury při filosofické fakultě Karlovy University*.

Vladimir Peška et l'exil tchécoslovaque

Excepté l'érudition, le savoir académique et l'engagement exceptionnel à développer les collections de la bibliothèque, tout opposait Vladimir Peška à Mazon. Homme effacé, discret, Peška était loin de la sociabilité et de la renommée internationale qu'avait connues Mazon¹⁹. Enseignant de langue et de littérature tchèque, Peška rejoignit l'Institut d'études slaves en 1976. Il y assumait de manière informelle la fonction de responsable des collections tchécoslovaques jusqu'à sa mort soudaine en 2002. Peška avait quitté la Tchécoslovaquie après la prise du pouvoir par les communistes en février 1948²⁰. Cette prise de position contestataire, son renoncement à poursuivre ses études à Prague, son choix de quitter son pays et enfin son destin d'exilé, tout avait été dicté, comme il l'affirmera lui-même dans une lettre à Jacques d'Hermies de 1959, par « sa moralité politique ». Il se rendit d'abord temporairement en Allemagne, puis en France, avant de revenir en Allemagne pour animer des émissions sur Radio Free Europe (RFE) à Munich, ville qui l'oppressait :

Je ne m'y sentais pas bien – sauf quelques moments où je vagabondais dans les forêts et dans la montagne pour échapper aux gens et à cette ville morne qui porte le nom de Munich [...] ²¹.

À Paris, il mena une « guerre silencieuse, une guerre à distance » contre la mainmise communiste et la soviétisation de son pays :

Je suis, si je prends un exemple, dans la situation de ceux des Français qui, en 1940-44, se trouvaient hors de France ; ils étaient « libres », mais séparés de leur pays asservi ; ils avaient la chance d'être en guerre. Je suis séparé de mon pays ; cependant, je n'ai pas la chance

19. « [...] Votre science, connue à la fois en Chine et en Tchécoslovaquie, évoque en moi une profonde admiration ». Lettre à André Mazon de l'Ambassade de Chine à Prague, 29 octobre 1947, Archives IES, Fonds André Mazon, MAZ.8.43.43.

20. Jan Zatloukal a consacré un article à Vladimir Peška, dans lequel il analyse notamment ses ego-documents, relate le départ de Prague et les premiers mois en exil. Voir Jan Zatloukal, « Vladimír Peška, gardien de la mémoire de l'exil tchèque de la seconde moitié du XX^e siècle », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 145-146, 2022/2, *Dissidences de l'Est en exil*, p. 50-56.

21. Archives IES, Fonds Vladimir Peška, Lettre de Vladimir Peška à ses amis (non identifiés), Paris, le 18 août 1952.

d'être en guerre « ouverte », comme eux. Sans désirer cette guerre-là, je désire que mon pays natal retrouve, lui aussi, sa liberté²².

La confession de Peška était à l'image de sa modestie. En réalité, à partir de 1950, il manifesta, à travers ses activités professionnelles de journaliste, enseignant et bibliothécaire, une hostilité constante au régime politique répressif de la Tchécoslovaquie. Ses archives témoignent de l'énergie qu'il y employa et de la fermeté sans faille de ses convictions. Pour lutter contre la mainmise communiste et la liberté de la parole, sans relâche, Peška témoigna, contesta et collecta.

Témoigner : les émissions radiophoniques comme sauvegarde de la culture tchécoslovaque

Animateur d'émissions radiophoniques sur RFE et de la section tchécoslovaque de l'ORTF, Peška fit d'abord acte de résistance en diffusant la culture tchécoslovaque opprimée par le régime en place. En témoignent ses émissions consacrées à Josef et Karel Čapek, au linguiste slovaque Pavel Jozef Šafárik, à Božena Němcová, Jakub Deml, Viktor Dyk, Karel Toman, ou encore František Bílek. Dans la série « La littérature et le monde », il proposa des programmes à caractère politique, tels que « Les écrivains tchécoslovaques sont-ils ou non “la conscience de la nation” ? », « Crépuscule du réalisme socialiste en Tchécoslovaquie », ou encore « Le pont désuni de la littérature “socialiste” (Aragon – Otčenášek) ». Le cycle « Carrefour des arts et des idées » proposa des émissions dédiées au peintre Jan Slavíček, à Josef Hora, Karel Hynek Mácha, Janko Jesenský ou encore Jan Zahradníček, poète et prisonnier politique, condamné après le coup de Prague en 1948²³. S'y ajoutaient des émissions sur la littérature tchèque en France et la littérature française en Tchécoslovaquie. L'entrelacement constant entre littérature et culture, tchécoslovaque et française, y apparaissait comme le produit de sa double culture franco-tchèque :

Je suis attaché indéracinablement à deux pays : à l'un par ma naissance, par le premier horizon de mon enfance, par ma langue maternelle, par l'esprit de son histoire et de sa culture – à l'autre par mon

22. Archives IES, Fonds Vladimir Peška, Lettre de Vladimir Peška à Jacques d'Hermies, juillet 1959.

23. Les textes des émissions radiophoniques de Peška sont consultables dans les archives de l'IES, dans le Fonds Vladimir Peška.

choix au moment précis, par celle qui devient ma femme, par mes enfants, par l'affinité spirituelle que j'y cherchais et que j'y ai choisie. Je tiens aux deux parties de ma patrie du même amour. D'autre part, l'une avec sa souffrance silencieuse et l'autre avec sa liberté font partie de l'univers moral et spirituel appelé l'Occident [...] ²⁴.

La culture de Peška, profonde et doublement enracinée, lui donnait la légitimité nécessaire pour dénoncer l'influence néfaste de l'idéologie communiste sur la critique littéraire, tant en Tchécoslovaquie qu'en France, comme en témoigne son engagement au service du poète František Halas.

Contester

Lorsque Halas mourut en 1949, Ladislav Štoll accusa le poète de trahison et son œuvre fut mise à l'index par les stalinien. Le 12 janvier 1952, le *Figaro littéraire* publia, sous forme d'article, une réhabilitation posthume de Halas : « Les dernières pensées d'un poète communiste : une tragédie de la servitude ». L'article suscita un démenti signé d'Aragon dans l'hebdomadaire communiste *Les Lettres françaises*, qui qualifia le testament de « faux ». Signée par PB (Pierre Brisson ?), la riposte du *Figaro* fut publiée le 26 janvier 1952 sous le titre « Le testament de Halas est bien authentique ». Peška et Jan Čep, son ami proche, se mêlèrent bientôt à la polémique et adressèrent deux articles au *Figaro*, assortis d'un témoignage personnel. Le *Figaro* ne souhaitant pas poursuivre la discussion autour du « cas Halas », les auteurs se rabatirent sur la revue *Preuves* : « Il s'agit pour nous, ainsi que pour vous, d'établir la vérité à l'aide des épreuves », écrivit Peška ²⁵. Dix ans après la mort de Halas, Peška reprit le sujet dans une diffusion radio-phonique, dont l'IES conserve le texte. Halas, y écrivait Peška, fut victime « d'une attaque [...] aussi ignoble [que celle contre Pasternak]. Tout l'appareil prétendument culturel, dirigé par son idéologue enragé Ladislav Štoll, [s'acharna] sur le poète défunt à peine trois mois après sa mort. Le régime stalinien souhaitait perpétrer un assassinat moral et

24. Archives IES, Fonds Vladimir Peška, Lettre de Peška à Jacques d'Hermies, juillet 1959.

25. Archives IES, Fonds Vladimir Peška, Lettre de Vladimir Peška à François Bondy, rédacteur de la revue *Preuves*, 23 mars 1952.

poétique de l'homme qui avait commis le crime d'écrire ce que lui dictaient sa sincérité, son cœur pur et son âme tourmentée²⁶ ».

« Établir la réalité des lettres tchécoslovaques » fut une préoccupation constante de Peška, dont atteste, entre autres, sa lettre-riposte-critique à la publication de l'article « Tendances nouvelles parmi les écrivains tchécoslovaques » en avril 1960. Peška y dénonçait « l'ignorance des choses littéraires tchécoslovaques, la fantaisie, les incongruités, les omissions pour ne citer que Božena Benešová, Jaroslav Durych, Egon Hostovský et Jan Čep, ces deux derniers ayant une place dans la littérature tchèque avant le coup d'État en 1948 ». « [L'auteur de l'article] – concluait Peška – ne soupçonne [ni] le drame qui se joue là-bas, [ni] l'existence d'une littérature tchèque et slovaque dans la liberté de l'exil (Hostovský, Čep, Blatný, Karet, Jelínek, Tumlir, Kollar²⁷ ».

Tout autant que la littérature, enfin, l'art tchécoslovaque revêtait une grande importance aux yeux de Peška. Lorsque Raymond Charvet publia son *Dictionnaire de l'art contemporain*, Peška lui adressa la diatribe suivante :

Vous parlez de l'art hongrois, polonais, roumain, autrichien, yougoslave, vénézuélien... mais vous ne dites pas un mot de l'art tchèque (ramené ainsi à l'inexistence albanaise ou bulgare) ! Vous avez pu voir, en 1966, à Paris, un aspect de cet art à l'exposition « Paris-Prague ; Picasso, Braque de Prague et leurs contemporains tchèques », sans parler des expositions Kupka, Sima, etc. Je vous recommande un voyage à Prague pour voir d'autres aspects de l'art tchèque, disons depuis l'impressionnisme et au-delà le surréalisme. L'art tchèque inexistant, vous traitez les artistes tchèques ou d'origine tchèque en conséquence : sommairement ou pas du tout. Une dizaine d'artistes tchèques, au moins, ont droit à leur bonne place dans votre *Dictionnaire* ! Aucune mention pour Toyen ou Sima non plus à « Surréalisme », c'est tout de même curieux !²⁸

Collecter

Afin de lutter contre cette invisibilisation de la culture tchécoslovaque par l'idéologie des autorités de Prague ou l'ignorance du public

26. Émission radiophonique du 27 octobre 1959 intitulée « Dixième anniversaire de la mort de Fr. Halas », Archives IES, Fonds Vladimír Peška.

27. Archives IES, Fonds Vladimír Peška.

28. *Ibid.*

français, Peška collecta tout. Son arrivée à la bibliothèque de l'IES en 1976 fut donc un immense atout pour le développement et la pertinence des collections tchécoslovaques. Pour la première (et unique) fois dans l'histoire de la bibliothèque, la responsabilité du fonds était confiée à un spécialiste confirmé. Peška décela ainsi rapidement les lacunes du fonds tchécoslovaque, alimenté principalement par les échanges, et créa pour y remédier une collection d'*exiliana*, sans doute la plus importante en France.

Ce fonds de l'émigration tchécoslovaque fut constitué progressivement, d'une part par le don de la bibliothèque personnelle de Peška, de l'autre par des dons et legs successifs. Alors que Peška se défit de ses livres au profit de la bibliothèque de son vivant²⁹, ses archives ne firent l'objet d'un legs de sa fille Catherine Peška qu'en 2003. Peut-être la réticence de Peška venait-elle de son constat de l'incapacité matérielle de l'Institut à traiter les dons d'archives, dont les plus anciens dataient des années 1930, et de sa crainte subséquente que la mémoire de l'exil, si patiemment récoltée, ne tombe dans les oubliettes, à l'instar d'autres fonds d'archives de l'IES. L'ouverture en 2017 de la section Archives de l'Institut permet désormais non seulement de meilleures conditions de conservation, mais aussi un essor spectaculaire de l'activité archivistique (inventaires, numérisation et nouveaux dépôts).

Les 71 boîtes composant les archives de Peška sont divisibles en trois sous-ensembles : les archives personnelles de Peška tout d'abord (documents personnels, correspondance, écrits propres de Peška) ; les archives de ses amis compatriotes ensuite (notamment celles de Jan Čep³⁰, Jaroslav Trnka, Ivo Holý, ou encore Ivan Kraus³¹) ; des documents relatifs à l'histoire et la littérature tchécoslovaque, enfin (brochures, coupures de presse, billets divers, ainsi que toute une littérature grise, souvent annotée par Peška lui-même).

29. Avant de prendre en charge le fonds tchécoslovaque à la bibliothèque de l'IES, Peška alimenta la bibliothèque de l'Institut des langues orientales, où il enseignait.

30. Les archives de Jan Čep, sa correspondance et les ego-documents de Peška ont été étudiées par Jan Zatloukal dans l'article cité ci-dessus : Jan Zatloukal, « Vladimír Peška, gardien de la mémoire de l'exil tchèque de la seconde moitié du XX^e siècle », art. cit.

31. Tous contribuèrent au fonds des imprimés tchèques par des dons de leur vivant.

Parmi les archives des amis de Peška déposées à l'IES, celles de Jaroslav Trnka, l'un des acteurs les plus importants de l'émigration tchécoslovaque, sont particulièrement remarquables. Comme l'écrivit Peška à la mort de son ami :

Il a consacré sa vie d'homme à une double tâche : servir fidèlement et sans faiblesse la cause de la liberté et de la démocratie de sa patrie d'origine, et servir, avec le même amour, l'amitié franco-tchécoslovaque. [...] Sa fidélité aux anciennes « sections tchécoslovaques » près des lycées de Dijon, de Nîmes et de Saint-Germain-en-Lay mène le Dr. Trnka aux fonctions de direction de leur association pragoise et à la reprise, en 1937, de leur revue française « Rencontres des jeunesses françaises et tchécoslovaques ». Il la relance après la guerre, puis, après 1948, la reprend avec le sous-titre « Revue littéraire » et la consacre aux rapports littéraires et historiques franco-tchécoslovaques (jusqu'à 1983)³². [...] Avec Jaroslav Trnka disparaît l'un des « combattants » marquants de la cause tchécoslovaque dans la tradition démocratique de Tomas Garrigue Masaryk et un remarquable « ouvrier » de l'amitié franco-tchécoslovaque³³.

Attaché à la légation tchécoslovaque à Paris, Trnka y noua des relations avec des hauts fonctionnaires, évoluant parfois vers des liens amicaux. C'était le cas de la famille de Štefan Osuský, ambassadeur tchécoslovaque à Paris de 1921 jusqu'à la fin de 1939, puis ministre du Gouvernement tchécoslovaque en exil à Londres de 1940 à 1942. Trnka échangea également largement avec son épouse, Pavla Osuská, entre 1955 et 1962. Il fut également en correspondance avec Léon Noël, haut fonctionnaire et ambassadeur en Pologne de 1935 à 1940. Enfin, les archives de Trnka comportent un important dossier dédié à František Dvorník³⁴.

Outre ces correspondances, les archives de Trnka contiennent un dossier sur les anciens combattants volontaires tchécoslovaques en

32. La *Revue littéraire* publia des numéros spéciaux dédiés à Zdenka Braune-rova et ses amis parisiens, à Paul Claudel et son séjour à Prague, ou encore à Kafka et au général Louis-Eugène Faucher. Son action fut accompagnée par les Éditions « Rencontres », qui publièrent des traductions de poètes et prosateurs tchèques exilés.

33. Archives IES, Fonds Vladimir Peška, nécrologie de Jaroslav Trnka par Vladimir Peška.

34. František Dvorník (1893-1977), historien et byzantiniste tchèque, partit en exil à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, d'abord à Paris, puis à Londres et à Oxford.

France ; un dossier sur Jan Čep (articles de journaux, lettre de Čep à Trnka, programme de ses émissions) ou encore des documents sur Jiří Škvor, connu sous le pseudonyme Pavel Javor et exilé à Montréal (articles sur l'auteur, fragments de sa poésie et de sa prose publiés dans des journaux tels que *Nový domov*).

Les archives de Peška contiennent également un fonds dédié à l'un de ses proches : Ivan Kraus. Ce dernier quitta la Tchécoslovaquie après le Coup de Prague de 1968 et débuta sa carrière en exil : écrivain, chroniqueur, nouvelliste, on le rapproche parfois de Jaroslav Hašek, de Karel Poláček, et de Karel Čapek. Ce fonds comporte à la fois des documents d'archives, notamment la correspondance de Peška, Kraus et l'épouse de ce dernier, l'illustratrice Nad'a Munzarová, ainsi que des photos, et les œuvres de Kraus lui-même, souvent dédiées à Peška. La documentation collectée par Peška complète les publications de Kraus, porte un éclairage sur son écriture et dévoile ses opinions sur l'émigration, ainsi que sur la réception de son œuvre par la critique.

D'autres écrivains exilés font l'objet de dossiers dans les archives Peška, doublés par la présence de leurs publications dans le fonds de la bibliothèque : Pavel Kohut, Jan Beneš, Arnošt Lustig, Jiří Gruša, Ivan Blatný, Egon Hostovský, Ivan Jelinek et Ladislav Radimský (pseudonyme Petr Den), éditeur de *Proměny*, le magazine de « Společnosti pro vědy a umění », dont les efforts dans la lutte contre le communisme furent salués par Václav Havel en novembre 2009. La plupart des livres de Peter Den, « maître de la pensée tchécoslovaque en exil », proviennent de la bibliothèque personnelle de Peška et constituent des *unica* dans les fonds slaves en France.

Outre les dossiers réunis autour de ces écrivains exilés, en France et à l'étranger, les archives Peška contiennent un corpus de documents dédiés à des personnalités politiques (Masaryk, Beneš³⁵), mais aussi des dossiers de presse tchécoslovaque et française sur la communisation du pays, la répression perpétuée par le régime et les procès politiques.

Passionné d'art, Peška accumula enfin une documentation sur deux artistes, Ivo Holý et Jiří Kolář.

35. Antoine Marès a cédé à la bibliothèque sa propre collection « Edvard Beneš », complément à l'existant composé de 217 titres.

Ivo Holý (1932-1992) appartenait au cercle d'amis proches de Peška exilés à Paris³⁶. Peintre, graveur, étonnamment peu ou pas du tout connu dans son pays natal, il est l'objet des documents conservés dans les boîtes 27 et 28 du fond Peška. Outre un fonds iconographique, ces archives contiennent la correspondance d'Ivo Holý et Peška, des ego-documents, une correspondance avec le frère et héritier d'Ivo Holý, Vaclav, ainsi qu'une documentation sur les expositions de l'artiste.

Jiří Kolář (1914-2002) était un poète et artiste tchèque. Interdit de publication et d'exposition pendant la période de la « Normalisation », signataire de la Charte 77, Kolář émigra à Paris en 1980. Il y fut le directeur de la *Revue K*, consacrée aux artistes d'origine tchèque vivants en France, ainsi que l'un des fondateurs « du Groupe 42 » (« Skupina 42 »).

Ce riche fonds de l'émigration tchécoslovaque ne reflète toutefois qu'une partie des collections réunies par Peška à l'IES. Sous sa responsabilité, la volumétrie du fonds tchécoslovaque doubla. Sans minimiser l'apport des dons et legs³⁷, à l'augmentation desquels Peška œuvra activement, la quotité de sa contribution personnelle fut remarquable.

Conclusion

Cette présentation rapide de l'histoire de la constitution du fonds tchécoslovaque de l'IES fait apparaître deux dynamiques distinctes : l'une fondée sur des enjeux scientifiques à dimension prospective ; l'autre sur une dimension mémorielle et politique. Chez Mazon dominèrent des enjeux stratégiques, induits par sa position de savant et de représentant de l'Institut ; chez Peška le désir de résister politiquement

36. Holý apparaît sur plusieurs photos en compagnie de Peška, d'Ivan Kraus et sa femme Nad'a Munzarová. Nous supposons qu'ils entretenaient des liens amicaux.

37. Ambassade de Tchécoslovaquie 1976 ; Jaroslav et Dagmar Trnka 1977 ; legs André Vaillant 1978 ; don Pavel Tigrid 1979 ; legs Henri Granjard 1980 ; Louis Eisenmann 1981, Antonin Šnejdár ; legs Hubert Ripka 1988 ; don Roger Portal 1988 ; dons et legs de František Ondrovčík ; legs Vladimír Herčík 1980 ; legs Pierre Bonourre 1990 ; legs M. Lövy 1991 ; legs Jan Pavlů, Ivo Holý 1994 ; J. Marek ; dons Joseph Fišera, František Bláha ; don Antoine Marès ; legs Jacqueline et André Mazon 1999.

et de lutter contre l'oubli des voix « autres », en les ancrant dans la mémoire collective. Les collections tchécoslovaques, probablement plus que d'autres fonds de la bibliothèque de l'Institut d'études slaves, reflètent les parcours individuels et les contextes politiques de chacun des deux « décideurs ».

Bibliothèque de l'IES
CNRS, UMR EUR'ORBEM